ROBIN

HOBB

La Nef du crépuscule

L'Assassin royal

III

Pygmalion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA NEF
DU CRÉPUSCULE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

LA NEF DU CRÉPUSCULE

L'Assassin Royal

***

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré

Pygmalion

Titre original :
ROYAL ASSASSIN
(seconde partie)

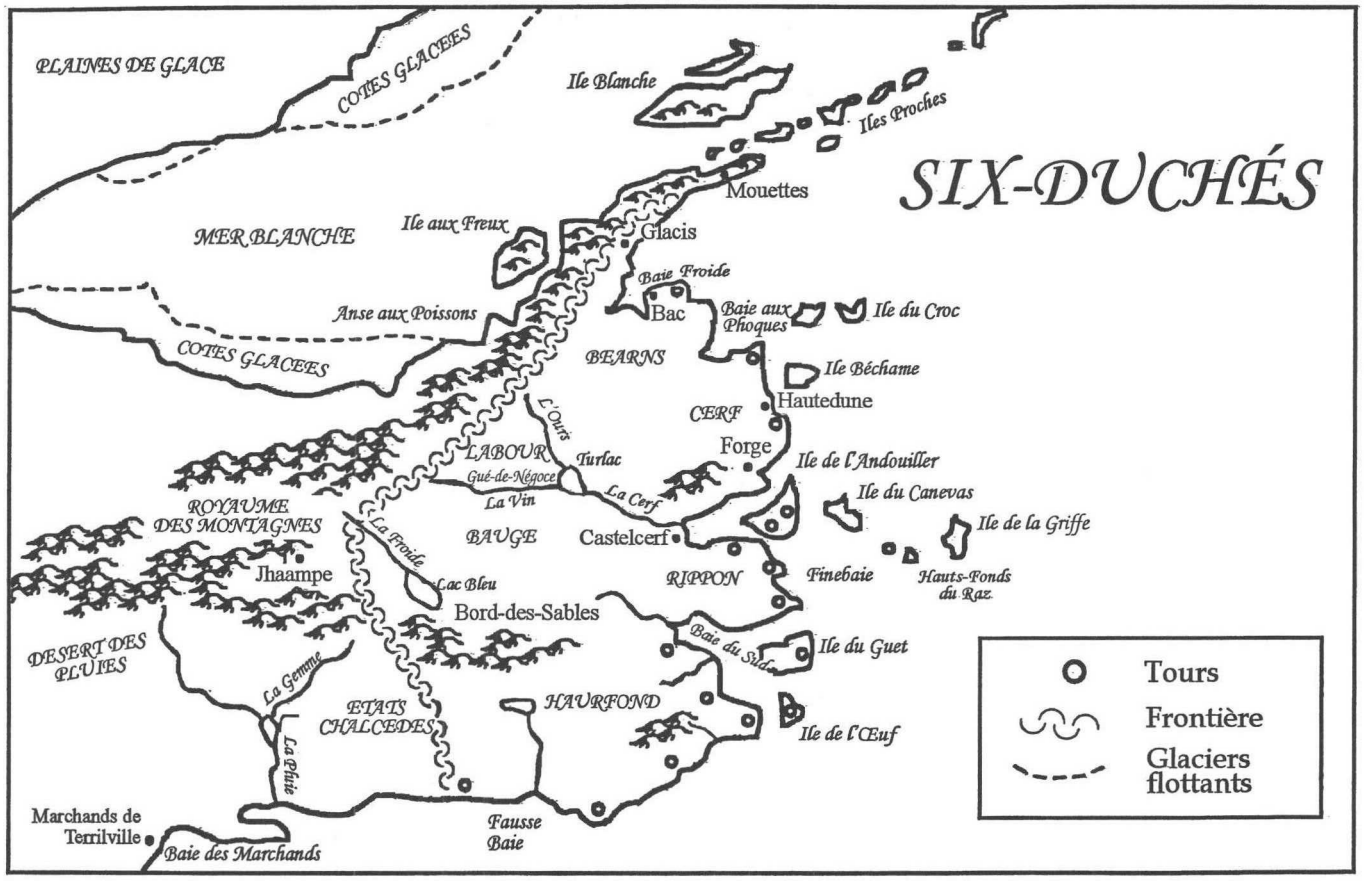
© 1996, Robin Hobb
© 1999, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet à Paris, pour l'édition en langue française.
ISBN 978-2-7564-0616-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

A Ryan



Extrait de la publication

1
LES NAVIRES DE VÉRITÉ

Le troisième été de la guerre des Pirates rouges, les bateaux de combat des Six-Duchés reçurent leur baptême du sang. Ils n'étaient que quatre mais ils représentaient une modification considérable de la tactique défensive du royaume. Nos engagements, ce printemps-là, avec les Pirates rouges nous apprirent rapidement que nous avions beaucoup oublié de l'art d'être guerrier. Nos ennemis avaient raison : nous étions devenus une race de fermiers ; mais des fermiers résolus à lutter pied à pied. Nous découvrîmes bientôt que les Pirates étaient des combattants inventifs et barbares, au point qu'aucun d'entre eux ne se rendit jamais ni ne se laissa prendre vivant. Peut-être aurions-nous dû y voir le premier indice sur la nature de la forgisation et de l'adversaire que nous affrontions mais, à l'époque, cet indice trop subtil nous échappa et nous étions trop occupés à survivre pour nous poser des questions.

*

La fin de l'hiver passa aussi vite que le début avait traîné. Les divers aspects de mon existence devinrent comme des perles dont j'eusse été le fil qui les reliait ; si je m'étais jamais arrêté à songer au mal que je me donnais pour les maintenir séparés, je crois que la tâche m'aurait paru insurmontable. Mais j'étais jeune alors, bien plus que je ne le soupçonnais, et je trouvais, j'ignore comment, l'énergie de la mener à bien.

Extrait de la publication

Ma journée commençait avant l'aube par une séance auprès de Vérité, à laquelle se mêlaient au moins deux fois par semaine Burrich et ses haches ; mais le plus souvent nous étions seuls, le Prince et moi. Il travaillait sur mon sens de l'Art mais pas à la façon de Galen ; il avait des missions précises à me confier et il me formait dans cette optique. J'appris à voir par ses yeux et à lui donner l'usage des miens ; je m'entraînai à prendre conscience des moyens subtils par lesquels il dirigeait mon attention et à entretenir en moi un monologue constant qui lui décrivait tout ce qui se passait autour de nous. Pour cela, je quittais la tour en emmenant sa présence, tel un faucon sur mon poignet, et vaquais à mes autres occupations quotidiennes ; au début, je n'arrivais à maintenir le lien d'Art que quelques heures mais, le temps passant, je réussis à lui faire partager mon esprit des jours durant. Néanmoins, le lien finissait toujours par s'affaiblir : ce n'était pas un véritable échange d'Art entre lui et moi mais un contact imposé par le toucher, qu'il fallait renouveler. Cependant, si faibles que fussent mes capacités, j'en éprouvais un sentiment de victoire.

Je passais une bonne part de mon temps au jardin de la reine, à déplacer et déplacer encore bancs, statues et bacs jusqu'à la complète satisfaction de Kettricken ; durant ces heures, je veillais toujours à ce que Vérité soit avec moi : j'espérais lui faire du bien en lui présentant sa reine telle que d'autres la voyaient, surtout lorsqu'elle se laissait porter par l'enthousiasme que suscitait en elle son jardin sous la neige. Les joues roses sous sa chevelure blonde, baisée par la brise et pleine d'éclat : ainsi la lui montrais-je ; il l'entendait parler librement du plaisir qu'elle souhaitait voir ce jardin procurer à son époux. Etait-ce trahir les confidences que me faisait Kettricken ? Je repoussais fermement toute idée de gêne et emmenais le prince lorsque j'allais présenter mes respects à Patience et Brodette.

Je m'efforçais aussi de mêler davantage Vérité au peuple ; depuis qu'il assumait son lourd fardeau d'artiseur, il côtoyait rarement ces gens du commun qu'il aimait tant. Je le menais aux cuisines, à la salle de garde, aux écuries et dans les tavernes de Bourg-de-Castelcerf. Pour sa part, il me guidait aux hangars à bateaux où j'assistais aux ultimes travaux effectués sur ses navires ; plus tard, je me rendis fréquemment sur les quais auxquels les bâtiments étaient amarrés, pour bavarder avec les

équipages tandis qu'ils se familiarisaient avec leurs vaisseaux. Je lui fis entendre les hommes qui ronchonnaient, regardant comme trahison le fait que des réfugiés outrîliens soient enrôlés à bord de nos navires de défense. Pourtant, ces exilés avaient visiblement l'expérience du maniement des rapides bateaux pirates et leur savoir-faire ne pouvait que rendre les nôtres plus efficaces ; mais il était visible aussi que beaucoup de matelots des Six-Duchés avaient une dent contre cette poignée d'immigrants et s'en méfiaient. J'ignorais si la décision de Vérité de les employer était judicieuse ou non mais, gardant mes doutes pour moi, je me contentais de lui faire écouter les murmures des autres marins.

Il était aussi avec moi lorsque je rendais visite à Subtil. J'appris à me présenter chez le roi en fin de matinée ou en début d'après-midi ; Murfès me laissait rarement entrer sans faire d'histoires et il y avait toujours quelqu'un dans la chambre, des servantes inconnues de moi, un ouvrier prétendument en train de réparer une porte ou autre chose. J'attendais impatiemment l'occasion de parler en privé à mon souverain de mes ambitions conjugales. Le fou était toujours là aussi et s'en tenait à sa promesse de ne pas me manifester d'amitié devant des yeux étrangers. Ses moqueries étaient cinglantes et j'avais beau savoir ce qu'elles dissimulaient, il réussissait néanmoins parfois à me désemparer ou à m'irriter. Mon seul sujet de satisfaction était les améliorations que je constatais dans la chambre, car quelqu'un avait rapporté à maîtresse Pressée dans quel capharnaüm vivait le roi.

Durant les préparatifs de la fête de l'Hiver, une telle troupe de servantes et de serviteurs envahit l'appartement royal qu'elle apporta les festivités jusqu'au roi. Maîtresse Pressée, les poings sur les hanches, se tenait au centre de la pièce et surveillait les opérations, tout en morigénant Murfès d'avoir laissé la situation se dégrader à ce point. Manifestement, il lui avait assuré qu'il veillait personnellement au ménage et à la lessive du roi afin d'éviter tout dérangement au souverain. Je passai un après-midi très gai, car le tumulte réveilla Subtil qui parut bientôt retrouver sa personnalité d'autrefois. Il fit taire maîtresse Pressée qui réprimandait ses gens pour leur manque d'énergie, et se mit à échanger des plaisanteries avec eux tandis qu'ils grattaient les sols, répandaient des roseaux frais et frottaient les meubles avec

une huile nettoyante au doux parfum. Maîtresse Pressée amoncela une véritable montagne de courtepointes sur le roi puis ordonna qu'on ouvre les fenêtres pour aérer la chambre. Elle aussi renifla les cendres et les brûloirs, et je suggérai, mine de rien, que Murfès serait peut-être le plus indiqué pour les vider, puisqu'il était au fait des herbes qu'on y brûlait. Lorsqu'il revint avec les récipients propres, il faisait montre d'un caractère beaucoup plus docile et malléable ; je me demandai s'il était lui-même au courant des effets que ses fumées avaient sur Subtil ; mais sinon, qui ? Le fou et moi échangeâmes discrètement plus d'un regard entendu.

Après avoir été récurée, la chambre fut égayée de chandelles et de guirlandes, de rameaux de sapin et de branches nues argentées et décorées de noix peintes. Ce spectacle ramena des couleurs aux joues du roi et je perçus la satisfaction silencieuse de Vérité. Ce soir-là, quand le roi quitta ses appartements pour se joindre à nous dans la Grand-Salle et qu'en plus il demanda ses musiciens et ses airs favoris, je pris cela comme une victoire personnelle.

Certains moments étaient à moi seul, naturellement, et je ne parle pas seulement de mes nuits avec Molly. Dès que je le pouvais, je m'échappais du Château pour courir et chasser en compagnie de mon loup. Liés comme nous l'étions, nous n'étions jamais complètement coupés l'un de l'autre mais un simple contact d'esprit ne donnait pas le profond contentement d'une chasse partagée. Il est difficile d'exprimer la sensation de complétude de deux êtres qui agissent comme une créature unique, avec un but unique ; en ces occasions, notre lien trouvait son véritable accomplissement. Mais, même quand les jours passaient sans que je voie physiquement mon loup, il ne me quittait pas ; sa présence était comme un parfum que l'on perçoit avec force la première fois mais qui se fond ensuite dans l'air que l'on respire. Je le savais là par de petits détails ; mon odorat me semblait plus aiguisé, ce que j'attribuais à sa capacité à déchiffrer ce que la brise m'apportait ; je devenais plus conscient des gens qui m'entouraient, comme si sa conscience à lui surveillait mes arrières et m'ouvrait à d'infimes indices sensoriels qu'autrement j'aurais négligés. Les aliments étaient plus savoureux, les parfums plus tangibles. J'essayais de ne pas étendre cette logique à ma faim de la compagnie de Molly ; je le savais avec moi mais,

Extrait de la publication

fidèle à sa promesse, il évitait de manifester sa présence en ces moments-là.

Un mois après la fête de l'Hiver, j'eus un nouveau travail à accomplir. Vérité avait dit vouloir me voir à bord d'un navire ; on me convoqua un jour sur le pont du *Rurisk* et on m'assigna une place aux avirons. Le capitaine du bâtiment s'étonna ouvertement qu'on lui fournisse une brindille alors qu'il avait demandé une bûche mais je n'étais pas en position de débattre de la question. La plupart des hommes qui m'entouraient étaient de solides gaillards et des matelots aguerris ; ma seule chance de montrer ce que je valais était de m'atteler à la tâche avec toute l'énergie dont je disposais. J'avais au moins la satisfaction de ne me savoir pas seul sans expérience : les hommes du bord avaient tous servi peu ou prou sur d'autres navires mais, à part les Outrîliens, nul n'avait la pratique des bateaux de combat.

Pour trouver des hommes capables de construire ce type de bâtiments, Vérité avait dû faire chercher nos plus vieux charpentiers de marine. Le *Rurisk* était le plus grand des quatre vaisseaux lancés à la fête de l'Hiver ; il avait des lignes élancées et sinueuses, et son faible tirant d'eau lui permettait à la fois de raser la surface d'une mer calme, tel un insecte celle d'un étang, et d'affronter le gros temps avec autant d'aisance qu'une mouette. Deux des quatre bateaux avaient les planches chevillées bord à bord dans les membrures, mais le *Rurisk* et son jumeau de moindre taille, le *Constance*, étaient bordés à clin : les planches se chevauchaient. Le *Rurisk* avait été construit par Congremât et son vaigrage était bien agencé, tout en possédant assez de jeu pour résister à tous les coups que pouvait lui porter la mer. Il n'avait fallu que très peu de calfatage à l'étoupe goudronnée, tant ce navire avait été amoureusement fabriqué ; son mât de pin soutenait une voile de lin tissé renforcé de corde et frappée du cerf de Vérité.

Le nouveau bateau sentait encore la sciure et la corde goudronnée ; ses ponts étaient à peine éraflés et les avirons étaient propres sur toute leur longueur. Bientôt, le *Rurisk* prendrait un caractère bien à lui : un coup de burin pour rendre une rame plus facile à tenir, une épissure à un bout, toutes les petites entailles et rainures qui marquent un navire vivant. Mais pour l'heure, le *Rurisk* était aussi inexpérimenté que nous. Quand nous le sortîmes pour la première fois, la scène m'évoqua un

Extrait de la publication

cavalier novice sur un cheval tout juste débourré : il tanguait, reculait, faisait la révérence au milieu des vagues ; puis, à mesure que nous trouvions tous le rythme, il s'enhardit et se mit à fendre les eaux comme une lame bien graissée.

Vérité voulait que je m'imprègne de ces nouvelles techniques. On me donna une couchette dans l'entrepôt parmi mes compagnons d'équipage. J'appris à ne pas me faire remarquer et à obéir promptement aux ordres ; le capitaine était originaire des Six-Duchés mais le second était outrîlien, et c'est lui qui nous enseigna vraiment le maniement du *Rurisk* et ce dont il était capable. Il y avait deux autres immigrants outrîliens à bord et, quand nous n'étions pas occupés à étudier le bateau, à l'entretenir ou à dormir, ils se réunissaient et parlaient entre eux. Je m'étonnais qu'ils ne se rendent pas compte du mécontentement que leur attitude suscitait chez ceux des Six-Duchés. Ma couchette était proche des leurs et, souvent, alors que je cherchais le sommeil, je sentais Vérité qui me pressait de tendre l'oreille pour surprendre les mots chuchotés dans une langue que je ne comprenais pas ; j'obtempérais, sachant qu'il tirait davantage que moi de ce charabia. Au bout de quelque temps, je finis par m'apercevoir que leur langage n'était pas très éloigné de celui des Six-Duchés et que je parvenais à saisir une partie de leurs conversations ; je n'y surpris aucun propos séditieux, seulement des souvenirs doux-amers de parents forgisés par leurs propres compatriotes. Ils n'étaient pas si différents des hommes et des femmes des Six-Duchés qui composaient l'équipage : presque tous à bord avaient perdu un proche par la forgisation. Avec un sentiment de culpabilité, je me demandai combien de ces âmes meurtries j'avais envoyé dans les limbes de la mort.

Malgré la fureur des tempêtes hivernales, nous sortions presque quotidiennement avec les bateaux. Nous organisions des batailles simulées les uns contre les autres pour nous entraîner aux techniques d'abordage et d'éperonnage, et aussi pour nous exercer à estimer la distance à sauter afin d'atterrir sur le vaisseau d'en face plutôt que dans l'eau. Notre capitaine s'appliquait à nous faire toucher du doigt les avantages dont nous disposions : les pirates que nous aurions à affronter seraient loin de chez eux et déjà épuisés par des semaines passées en mer ; ils auraient vécu tout ce temps à bord de leurs navires, à l'étroit, malmenés par l'hiver, tandis que chaque matin nous trouverait bien reposés et

Extrait de la publication

bien nourris. L'austérité de leur existence exigerait de chaque rameur qu'il soit également pirate, tandis que nous transporterions des guerriers qui pourraient se servir de leurs arcs ou aborder un autre navire tout en laissant les bancs de nage au complet. Souvent, je voyais le second secouer la tête en l'entendant ainsi parler et, en privé, il confiait à ses compagnons que c'étaient justement les rigueurs d'une expédition pirate qui faisaient un équipage féroce et âpre au combat. Comment des fermiers amollis, trop bien nourris, pouvaient-ils espérer l'emporter contre des Pirates rouges affûtés par l'océan ?

Un jour sur dix, j'avais quartier libre et je remontais au Château. Ces journées-là n'avaient rien de reposant : je me présentais chez Subtil à qui je narrais par le menu mes expériences à bord du *Rurisk*, en me réjouissant de la lueur d'intérêt qui brillait dans ses yeux en ces occasions. Il semblait aller mieux mais ce n'était encore pas le robuste souverain de mon enfance. Patience et Brodette, elles aussi, exigeaient une visite et j'allais également présenter mes respects à Kettricken. Une heure ou deux pour Œil-de-Nuit, un tête-à-tête clandestin avec Molly, puis un prétexte pour regagner promptement ma chambre pour le restant de la nuit afin d'être là si Umbre voulait m'interroger. Le matin suivant, à l'aube, un bref passage chez Vérité, où il renouvelait d'un contact notre lien d'Art. Souvent, c'est avec soulagement que je retournais aux quartiers d'équipage prendre une bonne nuit de sommeil.

Enfin, vers la fin de l'hiver, l'occasion se présenta de m'entretenir en privé avec Subtil. Je m'étais rendu chez lui lors d'une de mes journées libres pour lui faire part des progrès des équipages ; Subtil jouissait d'une meilleure santé que d'habitude et se tenait assis bien droit dans son fauteuil, au coin de la cheminée. Murfès n'était pas là ; en revanche, une jeune femme ne quittait pas la pièce, certainement occupée à espionner pour le compte de Royal sous couvert de faire le ménage. Le fou, comme toujours, jouait les mouches du coche et prenait un malin plaisir à la mettre mal à l'aise. Je vivais auprès de lui depuis mon enfance et j'acceptais sa peau blanche et ses yeux pâles comme allant de soi mais la jeune femme n'avait manifestement pas le même point de vue ; elle commença par observer le fou lorsqu'elle pensait qu'il regardait ailleurs mais, dès qu'il remarqua son manège, il se mit à lui rendre ses

regards avec des œillades de plus en plus concupiscentes, jusqu'au moment où, ayant réussi à la mener à la plus extrême confusion, il profita de ce qu'elle passait près de nous, un seau à la main, pour faufiler sous ses jupes Raton au bout de son sceptre ; elle bondit en arrière avec un hurlement en s'aspergeant d'eau sale, ainsi que le sol qu'elle venait de nettoyer. Subtil morigéna le fou, qui se prosterna devant lui théâtralement et sans le moindre remords, et renvoya la jeune femme afin qu'elle aille se changer. Je sautai alors sur l'occasion.

La servante avait à peine quitté la chambre que je pris la parole. « Monseigneur, j'ai une requête que je souhaite vous présenter depuis quelque temps déjà. »

Le ton de ma voix dut éveiller l'intérêt du fou et du roi, car j'eus aussitôt leur attention sans partage. J'adressai un regard noir au fou afin de lui faire comprendre que je souhaitais le voir se retirer mais, tout au contraire, il se rapprocha et alla même jusqu'à poser la tête contre le genou de Subtil en minaudant d'exaspérante façon. Je refusai de me laisser affecter et regardai le roi d'un air implorant.

« Tu peux parler, FitzChevalerie », dit-il, solennel.

Je pris ma respiration. « Monseigneur, je veux vous demander la permission de me marier. »

Le fou écarquilla les yeux de surprise. Mais mon roi sourit avec indulgence, comme devant un enfant qui mendie une friandise. « Ah ! Nous y sommes enfin. Mais tu désires sans doute la courtiser d'abord ? »

Mon cœur tonnait dans ma poitrine : mon roi avait un air beaucoup trop entendu – mais content, très content. J'osai espérer. « Que mon roi ne m'en veuille pas mais je crains d'avoir déjà commencé. Cependant, il ne s'agissait pas de présomption de ma part. Ce... c'est arrivé comme ça. »

Il éclata d'un rire bon enfant. « Oui, cela se passe ainsi parfois. Mais comme tu ne m'en disais rien, je me demandais quelles étaient tes intentions et si la dame ne s'était pas bercée d'illusions. »

J'eus soudain la bouche sèche et la respiration difficile. Que savait-il ? Il sourit devant mon effroi.

« Je n'ai aucune objection. Je dirais même plus, ton choix me plaît... »

Le sourire qui me fendit alors le visage trouva un écho inattendu

Extrait de la publication

sur les traits du fou. Je pris une inspiration tremblante et attendis que Subtil poursuive. « Mais son père a des réserves. Il m'a dit préférer remettre à plus tard, au moins tant que ses filles aînées n'étaient pas promises.

– Comment ? » bredouillai-je. J'étais complètement perdu. Subtil sourit avec bonté.

« Ta dame, semble-t-il, mérite bien son nom. Célérité a demandé à son père l'autorisation de te courtiser le jour même où tu as repris le chemin de Castelcerf. Je crois que tu l'as conquise lorsque tu t'es adressé à Virilia sans mâcher tes mots ; mais Brondy a refusé, pour la raison que je t'ai exposée. A ce que j'ai su, la dame a tempêté tant et plus mais Brondy est un homme qui ne varie pas. Il nous a cependant envoyé un message, de peur que nous ne nous offensions ; il tient à ce que nous sachions qu'il ne s'oppose pas au mariage, seulement au fait qu'il précède celui de ses autres filles, et j'en suis convenu. Elle n'a, je crois, que quatorze ans ? »

J'étais incapable de prononcer une parole.

« Ne prends pas cet air catastrophé, mon garçon. Vous êtes jeunes l'un et l'autre, et vous avez tout le temps du monde. Le duc préfère ne pas autoriser une cour dans les règles pour l'instant mais, j'en suis sûr, il ne compte pas vous empêcher de vous voir. » Le roi Subtil me considérait d'un air si tolérant, avec tant de bonté dans le regard, que c'en était effrayant. Les yeux du fou ne cessaient de faire l'aller-retour entre nous deux. Je n'arrivais pas à déchiffrer son expression.

Je tremblais comme cela ne m'était pas arrivé depuis des mois. Je devais couper court à cette histoire avant qu'elle n'empire. Je retrouvai l'usage de ma langue et formai les mots d'une gorge desséchée. « Mon roi, cette dame n'est pas celle à laquelle je pensais. »

Le silence s'abattit sur la chambre. Je croisai le regard de mon roi et je le vis changer. Si je n'avais pas été aux abois, j'aurais sans doute détourné les yeux pour ne pas affronter son déplaisir ; mais, au contraire, je le dévisageai d'un air suppliant dans l'espoir qu'il comprendrait. Comme il ne disait rien, j'essayai de le convaincre.

« Mon roi, celle dont je parle est actuellement aux ordres d'une dame, mais elle n'est pas servante de son état. Elle est...

– Tais-toi. »

Extrait de la publication

Je n'aurais pas eu davantage l'impression d'un coup de fouet s'il m'avait frappé. J'obéis.

Subtil me toisa longuement et, lorsqu'il parla, ce fut avec toute la force de sa majesté. Je crus même sentir la puissance de l'Art dans sa voix. « Ne doute pas un instant de ce que je te dis, FitzChevalerie : Brondy est mon ami autant qu'il est mon duc. Je ne permettrai pas que tu lui manques d'égards, non plus qu'à sa fille. Pour le moment, tu ne courtiseras personne. Personne. Je te conseille de bien réfléchir à tout ce qui peut t'échoir du fait que Brondy te considère comme un bon parti pour Célérité. Il ne fait aucun cas de ta naissance, à la différence de la plupart. Célérité recevra en propre de la terre et un titre, comme toi de moi si tu as la sagesse d'attendre ton heure et de te conduire convenablement avec cette dame. Tu t'apercevras bientôt que c'est le choix le plus judicieux. Je t'avertirai quand tu pourras commencer à la courtiser. »

Je rassemblai ce qui me restait de courage. « Mon roi, je vous en prie, je...

– Assez, Chevalerie ! Tu as entendu ce que j'avais à dire. Il n'y a rien à ajouter ! »

Peu après, il me congédia et je sortis, tremblant de tous mes membres ; j'ignore, de la colère ou de la détresse, ce qui me faisait trembler. Je songeai qu'il m'avait appelé par le nom de mon père ; peut-être, me dis-je avec dépit, parce qu'au fond de lui il savait que je suivrais les traces de mon père : je me marierais par amour. Même s'il me fallait attendre la mort du roi Subtil pour que Vérité tienne sa promesse ! Pleurer m'aurait fait du bien mais les larmes ne venaient pas ; alors je m'allongeai sur mon lit, le regard fixé sur les tentures. L'idée de rapporter à Molly ce qui venait de se passer m'était insupportable mais ne rien lui dire, c'était encore la tromper ; je résolus donc de trouver un moyen de la mettre au courant mais pas tout de suite. L'heure viendrait – je m'en fis la promesse – où je pourrais tout lui expliquer et où elle comprendrait. J'attendrais cette heure ; jusque-là, je n'y penserais plus. Et désormais je n'irais plus voir le roi qu'en réponse à sa convocation.

Le printemps approchant, Vérité disposa ses navires et ses hommes avec autant de minutie que des pions sur un échiquier. Il y avait des soldats en permanence dans les tours de guet de la côte, et leurs feux d'alarme n'attendaient que la torche ; ces feux

Extrait de la publication

avaient pour but d'avertir les habitants de la région qu'on avait repéré un Pirate rouge. Vérité prit les membres survivants du clan d'Art que Galen avait créé pour les répartir entre les différentes tours et les quatre navires ; Sereine, ma némésis, était le pivot du clan et demeura au Château. Par-devers moi, je me demandai pourquoi Vérité la maintenait auprès de lui en tant que centre du clan plutôt que de recevoir les appels d'Art de chaque membre individuellement. A la suite de la mort de Galen et du retrait forcé d'Auguste, Sereine avait assumé la fonction de chef et semblait se considérer comme l'héritière du maître d'Art. Par certains côtés, elle était presque devenue son double : non seulement elle errait dans Castelcerf nimbée d'un silence austère et arborait toujours une mine revêche et désapprobatrice, mais elle paraissait avoir acquis son caractère susceptible et emporté. Les serviteurs parlaient d'elle à présent avec la même appréhension et la même aversion qu'ils réservaient autrefois à Galen ; j'appris qu'elle avait aussi investi les appartements personnels de son ancien maître. Je l'évitais soigneusement les jours où j'étais au Château et j'aurais été bien soulagé que Vérité la case ailleurs mais il ne m'appartenait pas de discuter les décisions de mon roi-servant.

Justin, grand jeune homme dégingandé, de deux ans mon aîné, fut affecté à bord du *Rurisk* en tant que membre du clan. Il me méprisait depuis l'époque où nous étudiions l'Art ensemble et où j'y avais échoué de si spectaculaire façon. Il me rabaissait dès qu'il en avait l'occasion ; de mon côté, je serrais les dents et faisais tout mon possible pour ne pas croiser son chemin mais l'espace réduit du navire ne me simplifiait pas la tâche. Ce n'était pas une situation confortable.

Après en avoir longuement débattu, seul et avec moi, Vérité plaça Carrod sur le *Constance*, Ronce à la tour de Finebaie, et il envoya Guillot loin dans le nord, en Béarns, à la tour Rouge qui permet de surveiller une vaste étendue de mer comme de campagne. Ses jetons disposés sur ses cartes, la minceur de nos défenses prit une attristante réalité. « Ça me rappelle le vieux conte du mendiant qui n'a qu'un chapeau pour couvrir sa nudité », dis-je à Vérité. Il eut un sourire sans humour.

« J'aimerais pouvoir déplacer mes navires aussi vite que lui son chapeau », répondit-il d'un ton sinistre.

Il plaça deux des bâtiments en service de patrouille et garda les deux autres en réserve, l'un – le *Rurisk* – amarré à Castelcerf,

Extrait de la publication

tandis que le *Daguet* mouillait à Baie du Sud. C'était une bien maigre flotte pour protéger les vastes côtes des Six-Duchés. Une seconde série de navires était en construction mais ils étaient loin d'être achevés : les meilleures pièces de bois sec avaient servi pour les quatre premiers et les charpentiers avaient conseillé au prince d'attendre plutôt que d'employer du bois vert. Il les avait écoutés mais il rongeait son frein.

Le début du printemps nous trouva en train de nous exercer. Les membres du clan, m'avait dit Vérité en privé, étaient presque aussi efficaces que des pigeons voyageurs pour transmettre des messages simples. Sa situation vis-à-vis de moi était plus frustrante. Pour des raisons qui ne regardaient que lui, il avait préféré ne pas rendre public qu'il me formait à l'Art ; je crois qu'il savourait de pouvoir par mon biais observer incognito la vie quotidienne à Bourg-de-Castelcerf. Le capitaine du *Rurisk*, à ce que j'avais appris, avait reçu consigne de m'obéir si jamais je demandais un brusque changement de cap ou si j'annonçais que nous devions nous rendre sans tarder à tel ou tel endroit. Je crains qu'il n'ait vu dans ces instructions que le résultat d'une coupable indulgence de Vérité pour son neveu bâtard mais il s'y plia.

Puis, un matin du début du printemps, nous embarquâmes à bord de notre navire pour un nouvel exercice – un de plus. L'équipage, moi compris, se débrouillait bien désormais pour manier le bâtiment. Le but de la manœuvre était de rejoindre le *Constance* en un lieu tenu secret ; c'était un exercice d'Art que nous avions jusque-là toujours pratiqué sans succès et nous étions tous résignés à une journée d'efforts vains, sauf Justin, possédé par l'inébranlable volonté de réussir. Les bras croisés, tout de bleu marine vêtu (à mon avis, il croyait que la robe bleue lui donnait l'air d'un meilleur artiseur), il se tenait sur le quai, les yeux plongés dans le brouillard épais qui couvrait l'océan. Je dus passer près de lui pour porter un tonnelet à bord.

« Pour toi, bâtard, c'est un mur opaque, mais pour moi, tout est clair comme un miroir.

– Eh bien, je te plains », répondis-je d'un ton affable, sans relever son emploi du terme « bâtard ». Je ne faisais presque plus attention au cinglant que pouvait avoir ce mot dans certaines bouches. « Personnellement, je préfère voir le brouillard que ta tête au petit matin. » C'était mesquin mais satisfaisant, et j'eus de

Extrait de la publication

TABLE

1. Les navires de Vérité 9
2. Interludes 40
3. Les Anciens 56
4. Messages 78
5. Mésaventures 98
6. Jours sombres 126
7. Burrich 146
8. Menaces 166
9. Finebaie 182
10. Castelcerf 211
11. Contacts 231
12. Conspiration 256
13. Traîtres et trahisons 280
14. Evasions et captures 302
15. Cachots 323
16. Torture 344
17. Exécution 361
18. Jours de loup 372

Epilogue 378

Extrait de la publication

Impression réalisée par

BUSSIÈRE
GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de Pygmalion
Département des Éditions Flammarion
en mars 2005

N° d'édition : 605. N° d'impression : N.01EUCN000252.N001
Dépôt légal : septembre 1999.

Imprimé en France

Extrait de la publication